Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 36 (1956-1957)
Heft: 1

Rubrik: Lettre de Suisse romande

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mit diesen Hinweisen nähern wir uns dem Buche, der Literatur, auf die wir in einem nächsten «Brief» zurückkommen werden, in dem wir die bedeutendsten Veröffentlichungen des letzten Jahres kurz vorzustellen gedenken.

Piero Bianconi

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Faut-il parler encore de ce fameux *malaise?* Nous avons affirmé ici même qu'il nous semblait plus vaudois que romand; nous n'allons pas aujourd'hui nous contredire. Mais, parmi les suggestions que le traitement de ce malaise aura suscitées, nous nous en voudrions de n'en pas retenir au moins une qui émane d'une personnalité politique vaudoise, justement. Dans un article intéressant de la *Politische Rundschau,* M. Michel Jaccard, hier conseiller national, préconise la création d'une société des *amitiés suisses* . . .

L'idée est ingénieuse; elle est généreuse et séduisante. Ne voit-on pas se multiplier chez nous les associations *Suisse-URSS* — *Suisse-Bolivie* — *Suisse-Kamschaka?* . . . Pourquoi ne pas tenter de se mieux connaître? Pourquoi ne pas jeter de nouveaux ponts sur la Sarine? Au lieu de cultiver sans cesse nos différences, pourquoi n'essayons-nous pas de mieux faire prospérer ce qui nous unit? Oui, pourquoi?

Sans doute, l'idée n'est-elle pas neuve. M. Jaccard rappelle lui-même qu'il existe depuis longtemps une *Nouvelle Société helvétique;* il n'ignore pas ce que *Pro Helvetia* entreprend d'année en année pour que les diverses parties de notre pays s'interpénètrent mieux dans le domaine de la vie intellectuelle. Ne reste-t-il pas beaucoup à faire? Allons plus loin: ne reste-t-il pas beaucoup à faire en Suisse romande, en particulier dans le domaine assez élémentaire de la connaissance linguistique?

Paresse? C'est vite dit. Il ne me semble pas que nous soyons beaucoup plus paresseux ici qu'on ne l'est plus à l'est. Le fait est que si un bon nombre de Suisses romands entendent l'allemand littéraire, il en est peu qui comprennent le langage quotidien des cantons alémaniques. Là est le plus sérieux des empêchements. Tandis que nos compatriotes viennent assez volontiers vers nous, nous nous tournons, nous, presque exclusivement vers la France. Dans le domaine intellectuel s'entend. Quand Meinrad Inglin ou Hermann Hiltbrunner publient un livre, s'en vend-il un seul exemplaire à des Romands, dans les cantons romands? L'inverse, Dieu merci, ne se vérifie point. Mais cette curiosité à sens unique est une preuve en elle-même de déséquilibre. Il est vrai que les Suisses romands ne se passionnent pas non plus pour leurs propres écrivains. Notre petitesse, nos habitudes, le snobisme aussi, nous inclinent bien plutôt vers le Moloch-Paris.

Et pourtant, nous avons des écrivains qui rivalisent avec les écrivains de Paris. La preuve: le dernier Prix Veillon de langue française a été attribué à un jeune auteur genevois, Madame Pernette Chaponnière, pour son roman: *Toi que nous aimions (Juillard).* Nous avions ici même signalé ce livre lors de sa publication, au printemps dernier. Nous en avions relevé les mérites d'écriture et d'affabulation. Nous avions aimé une construction romanesque qui ne tire aucun prestige d'une actualité quelle qu'elle soit. La plupart des romans qui occupent l'avant-scène du monde parisien naissent d'une préoccupation passagère. Ils doivent

plus au reportage qu'à la méditation, aux faits divers qu'à la création artistique. Cela leur donne quelque valeur momentanée mais les condamne par le fait même. Madame Pernette Chaponnière n'a pas été en Indochine; elle n'a pas combattu sur les montagnes de l'Aurès; elle n'a pas suivi les prêtres-ouvriers dans les usines et les bas-fonds. Elle a créé des personnages, inventé une histoire, imaginé des destins... Son livre est un roman, un vrai roman. Le jury du *Prix Veillon* s'est plu à le reconnaître. Parmi cent soixante autres livres, *Toi que nous aimions* l'emporta. Y avait-il eu beaucoup de Suisses romands pour s'apercevoir qu'un beau livre leur avait été donné?

Visage attachant que celui de cet homme d'affaires, de cet industriel qui créa trois grands prix littéraires voués au roman, un pour chacune de nos langues officielles. Charles Veillon a compris le pouvoir de rayonnement que possèdent les livres et combien il peut être important de rapprocher les hommes autour des œuvres de la pensée. Il s'est avisé que la Suisse est réellement un carrefour de civilisations. Cela non plus n'est pas neuf; c'est même un lieu-commun, une idée qui semble usée. Il suffit qu'un homme sincère s'empare d'une vieille idée pour qu'elle se remette à vivre intensément. Grâce à M. Veillon, une trentaine d'écrivains, Français, Belges, Autrichiens, Italiens et Suisses, se retrouvent chaque année pour choisir le meilleur roman écrit en français, en allemand et en italien...

Et chaque année, des envois parviennent aux jurys des Pays du Levant et d'Amérique, de la brousse africaine et des steppes. Par delà les frontières, s'établit un réseau de relations intellectuelles dont la Suisse ne peut que profiter. Des chemins fraternels s'ouvrent entre les hommes par l'entremise d'une poésie qui, elle, ne connaît point l'obstacle des Alpes, du Jura ou du Rhin. Le mécène lausannois, à n'en pas douter, sert bien son pays en reprenant à son compte une tradition que le XVIIIe siècle zuricois avait singulièrement bien cultivée.

A la vérité, Pernette Chaponnière n'est pas le premier écrivain romand à recevoir la palme du *Prix Veillon* de langue française. Il y avait eu avant elle C. F. Landry. Deux prix sur neuf: la proportion est honorable si l'on veut bien tenir compte du fait que notre Suisse romande n'est qu'une très petite province de l'immense domaine français. Landry avait reçu cette consécration pour *La Devinaize,* l'un de ses plus attachants romans. Or, cet hiver, l'auteur a donné une suite à cette *Devinaize.* C'est *Suzan,* édité chez Flammarion. Une suite qui, à la vérité, ne ressemble en aucune façon à l'histoire initiale. *La Devinaize* était un roman d'atmosphère, de poésie, de mystère et de rêve; *Suzan* est une impitoyable analyse psychologique. Non pas à la manière de Bourget, non. Plutôt à la manière de Benjamin Constant. Cette Suzan est une Anglaise qui épouse Hadrien, Vaudois assez secret, taciturne et mélancolique. C'est Suzan qui raconte cette expérience renouvelée du Paradis terrestre, l'expérience du couple qui semble toujours l'expérience du premier couple. Inutile d'évoquer Tristan et Yseult, comme le fait la bande de l'éditeur; il ne s'agit pas un instant ici de la passion qui conduit aux prodigieuses aventures. Mais d'un très humble amour de tous les jours, un peu hésitant, jamais rassuré sur lui-même, trébuchant et inquiet, s'usant en des querelles mesquines qui s'additionnent avec une espèce d'obstination qui tiendrait de la fatalité. Guerre d'usure... L'issue en est quasi-tragique. La pauvre Suzan s'enlise dans une presque folie tandis qu'Hadrien, ayant quitté la maison, sa femme, ses filles, vit dans une masure avec une servante dont il a eu un fils... Liberté du romancier.

Le drame s'est déroulé dans les environs de Lausanne qui, pour n'être pas nommée, n'en est pas moins fort présente. Et le portrait que Landry trace de cette ville, la sienne, est assez féroce. On sent comme l'exaspère le snobisme d'une société qui n'a d'yeux que pour Paris, d'oreilles que pour ce qui vient d'ailleurs... Mais Lausanne ne fait sans doute que ce que font nos autres villes provinciales et dont souffrent tous nos artistes: elle vit des modes parisiennes.

Néanmoins, il arrive qu'une œuvre très locale y trouve la faveur du public. C'est le cas de cette *Fête des Vignerons de la Côte* dont le texte, les chansons et la musique sont d'un jeune poète vaudois, Frank Jotterand, et que la Compagnie des *Faux-Nez* a jouée plus de cent fois dans son théâtre de la rue du Bourg. Petit théâtre d'une centaine de places, il est vrai, mais il a su trouver le cœur des Lausannois qui déploraient de ne voir, sur leur scène municipale, que des spectacles de «tournées». La parodie de la grande fête des Vignerons a amusé tout un hiver des milliers de spectateurs ravis. Elle était accompagnée d'une farce de René Morax, *Les Quatre doigts et le Pouce,* dont le charme ne s'est pas éventé après plus d'un demi-siècle. L'illustre octogénaire à qui l'on doit la création du *Théâtre du Jorat* n'a pas boudé son plaisir de se voir rajeuni par une troupe alerte et spirituelle qui compte six saisons d'expérience, et d'expériences presque toutes heureuses.

Dans ce domaine du théâtre, on aura salué, à Lausanne encore, la création des *Derniers du Sixième étage,* d'Alfred Gehri. On sait que Zurich eut les honneurs de la *première mondiale,* comme on dit dans le charabia d'aujourd'hui, de cette alerte comédie. On l'aura donc jouée d'abord en langue allemande, ce qui confirme bien ce que nous disions plus haut de l'intérêt à sens unique que la Suisse d'outre-Sarine voue à nos œuvres de l'esprit. Imagine-t-on la *Vieille Dame* de Dürrenmatt créée d'abord à Lausanne ou Genève, transplantée ensuite à Zurich? La critique a salué dans la troisième partie de la trilogie gehrienne la pièce la mieux réussie de l'ensemble. La voici promise donc à son tour du monde, traduite déjà qu'elle est en plusieurs langues. Heureux auteur qui aura su exploiter jusqu'au bout un filon mince mais de bonne qualité.

La qualité, c'est de quoi se réclament les Valaisans quand on leur reproche la cherté de leurs vins et de leurs fruits. La Suisse entière s'est inquiétée du *procès de Saxon,* résultat d'une mévente d'abricots imputable, partiellement du moins, à une politique fédérale douanière qui désavantage singulièrement nos vignerons et nos arboriculteurs. Ne leur a-t-on pas dit, pendant la guerre: L'agriculture est notre salut; produisez, produisez... Et, la guerre finie, on oublie toutes les belles promesses, ce qui fait que chaque année on ne sait comment vendre ses récoltes qui, pourtant, loin d'excéder les besoins du pays, n'arrivent pas à les couvrir. Seulement, elles arrivent tard et elles coûtent cher parce que notre main d'œuvre est elle-même de plus en plus coûteuse.

Il en résulte un mécontentement que les agitateurs mettent savamment à profit. Il est facile de convaincre des mécontents, facile de les pousser à des actes excessifs. Il est bien clair que la manifestation de Saxon, en août 1953, fut déplorable. Subjectivement, elle s'explique néanmoins si, objectivement, il n'est pas admissible que les citoyens d'un pays civilisé se mettent à entraver l'ordre public. Aussi, les journalistes confédérés n'ont-ils pu admettre l'attitude du rapporteur auprès du tribunal chargé de juger une cause délicate. On les comprend et l'on se réjouit avec eux du courage des juges qui n'ont pas craint d'être plus sévères qu'on ne le leur demandait.

Ceci étant dit, on ne peut que se sentir solidaire de cette classe paysanne qui travaille d'arrache-pied pour tirer du sol ce dont nous avons besoin mais qui est bien mal récompensée de ses efforts. Il a fallu une prodigieuse application pour obtenir de ce pays sec et pauvre des récoltes souvent admirables; il a fallu des mises de fonds énormes qui pèsent encore de tout leur poids sur des domaines chargés d'hypothèques. Et quand l'heure arrive de la récompense, les marchés sont encombrés de produits étrangers. Allez dire à nos petits paysans, à nos petits vignerons que les importations d'abricots et de vin d'Algérie nous permettent de vendre des montres et des machines et que tout est ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes... La vérité est que l'on se trouve devant des problèmes qui n'ont pas de solution. Ou qui ne trouvent que des solutions passagères, frag-

mentaires, le plus souvent insuffisantes. La vie n'est-elle pas faite de situations analogues? Ne faut-il pas sans cesse inventer de nouvelles réponses à des questions sans cesse posées? N'en est-il pas ainsi dans la vie du couple qu'évoquait Landry dans *Suzan?*

Découvrira-t-on une solution valable au *problème jurassien?* On le souhaite sans trop y croire. Pour l'heure, on parle beaucoup, on écrit beaucoup, on s'agite beaucoup; chaque jour, la question s'envenime davantage. Quel Nicolas de Flue trouvera le geste qui apaise, la parole qui réconcilie?

Maurice Zermatten

ZUR SAMMLUNG RUPF IN BERN

Das, was die innere Gültigkeit einer modernen Sammlung ausmacht, ist jener sichere Instinkt für Qualität, der den Sammler befähigt, auch in den Bezirken aktuellster künstlerischer Produktion das Wertbeständige und Echte von dem Modischen herauszuschälen. Aus diesem doppelten Kräftespiel von Kühnheit und innerer Sicherheit, von einem wachen Sinn für verheißungsvolle Neuorientierung im Bildnerischen, ebenso wie für ästhetische Erfüllung ewiger Gesetzlichkeiten, erwächst dann schon nach kürzester Zeit jenes «klassische» Heute aus dem Gewählten.

Das Fundament der Sammlung von *Hermann* und *Margrit Rupf,* die vor kurzem als Stiftung dem Kunstmuseum von Bern zufiel und die eben dort gezeigt wird, bilden die kubistischen Werke, die meist schon gleich in ihren Entstehungsjahren erworben wurden. Entscheidend ist, daß Hermann Rupf einer epochalen Neuorientierung sofort positiv gegenüberstand, trotz der negativen Schockwirkungen, die sie bei Sammlern, Händlern und Ausstellungsleitern auslöste. Unbeirrt um den offiziellen Geschmack erwarb er schon die frühsten bildnerischen Produkte dieser neuen Geisteshaltung und Ausdrucksmethode. Seine Käufe bedeuteten also nicht nur eine ökonomische und moralische Unterstützung wagemutigen Künstlertums, sondern sie bedeuteten auch vom Konsumenten her ein selbständiges und «riskierendes» Teilnehmen am epochalen Geschehen. «Ce monstre de la beauté n'est pas éternel», meinte der Dichter Guillaume Apollinaire 1912, als es sich darum handelte, in seinem grundlegenden Buch diese kubistische «Novität» vor einem Publikum zu verteidigen, das noch nach antikem Schönheitsideal orientiert war. Wenn wir bedenken, daß der Berner Sammler in einem schon früheren Zeitpunkt sich unbeirrt zum Erwerb von Bildern entschlossen hatte, deren ungewohnte Gestaltungsmethode völlig neue ästhetische Maßstäbe verlangte, so erscheint uns dies bemerkenswert. Hier ging es dem Sammler nicht um goldgeränderte Anlagewerte, sondern er betrat gläubig unbekanntes künstlerisches Neuland und griff damit selbst positiv und aktiv in die Geschichte einer großen künstlerischen Bewegung ein. Der Einkauf von damals noch «zweifelhaften» Dingen bedeutet heute Besitz von Werken, die zu den edelsten Kunstschätzen Europas gehören. Daß sein einstiger Bankkollege und Freund, der spätere Kunsthändler *Henry Kahnweiler,* damals sein junges geschäftliches Unternehmen nach den gleichen Richtlinien startete, mag dabei nicht unerwähnt bleiben, da der fördernde Impuls für beide Weggenossen sicher ein wechselseitiger war.

Wenn man die heute im Berner Museum als vielgestaltiges Ganzes faßbare Sammlung durchwandert, so erlebt man ein epochales Zeitgeschehen in seinen wechselreichen Stadien und Schattierungen. Man erlebt es eindringlich wie durch hämmernde Glockenschläge skandiert. Die Jahreszahlen: 1907—1908—1909 werden